

La recherche de la poésie

par Yvon Belaval

nrf

LES ESSAIS XXV

Gallimard

Extrait de la publication



A la réimpression de ce petit ouvrage, comment éviter la question : devrais-je le remanier ? Question vaine à première vue : n'étant plus ce que j'ai été, l'environnement littéraire n'étant plus ce qu'il a été, je n'écrirais plus ce que j'ai écrit.

Certes, en réimprimant un ouvrage d'érudition et de philosophie, il serait malhonnête de ne pas corriger les erreurs de dates, de « faits », de raisonnements, et de ne pas compléter, au besoin, l'information.

Mais voici un tout autre genre : une expérience vécue à un certain âge, dans un milieu culturel déterminé. Pas une ligne qui ne repose sur une observation ou une lecture précise. Par conséquent, pas une page qui ne rapporte des « faits » vérifiés en quelque manière et *encore* vérifiables. Vérité individuelle ? Non : personnelle ! — le plaisir au poème n'a pas la subjectivité d'une rage de dents. Vérité datée ? Oui, et même, n'ayant pris sens et consistance que dans ses conditions concrètes. J'en conclus en faveur de mon entreprise : sa vérité de témoignage fait partie de sa vérité, partie seulement, pourvu que les observations aient été suffisamment fidèles, et, d'ailleurs, la lecture

poétique serait incapable de progresser ou de se renouveler si elle oubliait son passé au fur et à mesure.

On truquerait donc la vérité de témoignage et la vérité permanente qui n'a été possible que par elle, à vouloir en faire disparaître les traces du temps.

Il m'est arrivé de poursuivre cette recherche de la poésie par des Essais sur quelques *Poèmes d'aujourd'hui* (1964), des préfaces (pour Max Jacob, Raymond Queneau, Jean Tardieu) et des articles — à poursuivre.

29 janvier 1973.

AVANT-PROPOS

Ces trois Essais, bien qu'ils n'aient pas été écrits pour former un ouvrage, se groupent cependant autour de l'idée d'expression. Le premier tente d'exprimer le plaisir poétique; le suivant s'attarde à rêver sur la création du poète; le dernier, consacré à l'expression de soi par rapport à la poésie, en cherche le style authentique. Leur but est moins de proposer quelques nouvelles hypothèses que de comprendre ce que l'on a dit bien souvent. Car, ainsi qu'Alain le remarque, tout est dit, mais rien n'est compris.

EN MARGE DU POÈME



INTRODUCTION

Qui lit encore des poèmes après l'adolescence ? On a dû, paraît-il, attendre dix années pour écouler les mille exemplaires de la *Vie immédiate*. Il serait bon d'avoir des statistiques d'éditeurs : encore faudrait-il défalquer de leurs chiffres les recueils — de vente obligée — à l'usage des classes. Et il resterait toujours à savoir combien, parmi les acquéreurs, lisent véritablement des poèmes que souvent ils ne se procurent que parce qu'ils s'y croient obligés.

Demanderons-nous maintenant à cette minorité de lecteurs quelle portée attribuer au plaisir poétique ? Que de réponses discordantes ! De même que, chez les poètes, nous entendrions parler de joueur de quilles ou de mage, de même, du côté de leurs admirateurs, nous entendrions parler de simple passe-temps ou de recueillement quasi sacramentel. Aussi bien, rien de plus divers que les significations accordées au plaisir de la poésie. Tel n'y voit que satisfaction sensible à manier de belles phrases aux métaphores suggestives ; tel, que délectation purement intellectuelle ; où le psychanalyste nous ramène à l'instinct, le partisan d'une interprétation anagogique nous

élève vers une introception de valeurs collectives ou absolues; pour le croyant, tantôt c'est dans le sens de la prière, tantôt dans le sens opposé, que nous guide le poétique; l'hermétiste retrouve un déchiffrement de symboles et les rapports secrets du microcosme au macrocosme; — bref, il suffit d'interroger : de sensualisme à voyance, d'empirisme à idéalisme, de comportement primitif à procédé supérieur de connaissance, toutes les théories s'affirment, s'affrontent, se raillent. Qu'en conclure? Si ce n'est que chacun projette dans la poésie l'image de celui qu'il voudrait, qu'il pourrait ou qu'il aurait pu être?

Mais là n'est pas notre question.

Limitant arbitrairement le plaisir poétique à celui que donne un poème — bien que certaines de nos conclusions se puissent étendre au-delà, — nous ne voulons qu'en essayer la description psychologique. D'où vient-il? Quelle est sa logique? Quelles images l'accompagnent pour qu'il nous soit si difficile d'en faire le récit? Comment enfin est-il possible?

Ce n'est là, on le voit, qu'une esquisse préparatoire. L'expérience poétique ne nous tient pas quittes à si bon compte. Le métaphysicien est encore bien loin de nous en dire le pourquoi; le psychologue n'en a pas fini avec l'énigme de la création; ni le critique, distinguant ce qui est poétique de ce qui ne l'est pas, de chercher par une analyse des textes une clef de la poésie.

L'ENFANCE

Les poètes ont répété que par la poésie l'adulte remontait vers des formes primitives de la sensibilité. « Mon credo en art : l'enfance, écrit Alain-Fournier à Jacques Rivière. Arriver à la rendre sans aucune puérité... avec sa profondeur qui touche les mystères. Mon livre futur sera peut-être un perpétuel va-et-vient insensible du rêve à la réalité : « rêve » entendu comme l'immense et imprécise vie enfantine planant au-dessus de l'autre et sans cesse mise en rumeur par les échos de l'autre. » Et Léopardi : « Nous avons tous passé par l'état des sentiments que représente l'Antiquité : c'était dans notre enfance, quand, en aucun lieu, nous n'étions seuls. Nous ne sommes plus enfants. Hélas! non... Mais nous sommes heureux de le redevenir... par la poésie. »

Faut-il prendre à la lettre de telles professions de foi ?

Certes, lorsqu'un enfant brosse le jour des Morts : « Les gens passèrent à travers les tombes, la tête triste, les mains tristes, les pieds tristes »,

ou qu'il décrit une maison incendiée : « La maison est de nouveau fraîche et bien portante, les gens y vivent très gaiement et jouent du piano », etc..., il n'est que trop tentant de lui prêter un sens poétique des choses. Mais on peut invoquer, avec H. Delacroix, l'effet de la pauvreté linguistique : « Il faut bien se servir de ce que l'on a. L'enfant qui sait le mot *Bam* (balle) et qui l'emploie pour désigner la lune qu'il aperçoit parle avec ce qu'il a. » Tout comme le rêveur. La poésie du rêve et la poésie de l'enfance sont souvent fausse poésie.

Pourtant, M. Piaget affirme que ses résultats s'accordent avec ceux de Larsson sur la *Logique de la poésie*. De l'enfant à l'adulte, il y aurait une différence non seulement quantitative, mais qualitative. Et la pensée égocentrique de l'enfant, plus intuitive et syncrétique que déductive, — dont les visions d'ensemble s'accompagneraient de croyance et de sécurité beaucoup plus vite que si les anneaux de la démonstration étaient explicites, — qui remplacerait la déduction proprement dite par des schémas personnels d'analogie, — pour laquelle les schémas visuels auraient une très grande importance, — et où, enfin, l'influence des jugements de valeur subjectifs l'emporterait sur la référence aux jugements de valeur collectifs, — cette pensée présente bien des traits communs avec la pensée poétique.

Mais regardons-y de plus près.

Demander à l'enfant de choisir deux couleurs pareilles ou deux couleurs qui se ressemblent est un problème à sa portée, qui peut avoir le même sens pour lui et pour l'observateur. Lui deman-

der de choisir deux phrases — surtout s'il s'agit de proverbes — qui signifient la même chose, ou à peu près la même chose, c'est poser là une question qui lui échappe en grande partie, et ne peut avoir pour lui le même sens que pour l'adulte. « Qui signifient la même chose », cela veut dire pour l'adulte : « dont les concepts sont équivalents ». Le signe et le signifié ne sont plus liés l'un à l'autre. Chez l'enfant, au contraire, le signe et le signifié sont encore mal séparés. « Pourquoi ces phrases veulent-elles dire la même chose? — Parce qu'il y a à peu près les mêmes mots. » L'enfant ne compare donc plus des significations détachées de leurs signes : le problème auquel il répond est intermédiaire entre celui que nous voudrions lui voir résoudre et celui du choix des couleurs. L'adulte peut justifier par des raisonnements que deux phrases ont même sens : mais comment démontrerait-il, avec des *si*, des *donc*, des *pour*, des *car*, qu'il perçoit entre deux couleurs identité ou ressemblance? L'enfant est situé entre les deux problèmes : il suffit que deux phrases aient à peu près les mêmes mots, c'est-à-dire les mêmes sons, pour qu'il en rapproche les sens : la ressemblance se constate, il n'y a pas à la déduire. On comprend que ce syncrétisme présente des similitudes avec le syncrétisme poétique : car, pour le lecteur de poèmes, une union de sons ébauche une union de sens. Mais, tandis que l'enfant subit le syncrétisme, sans avoir à le provoquer, le lecteur entre en résonance avec les mots du poème, écoute musicalement, jouit des rapprochements qui se forment sans vouloir les expliciter.

Aussi bien la croyance de ce lecteur est-elle une croyance-jeu. Un enfant, si nous lui disions : « *Sautez à la corde en descendant l'escalier, vos pieds ne le toucheront pas* », se laisserait peut-être prendre. Certes, à partir d'un certain âge, il n'acceptera pas le fait sans surprise, car il n'a rien vu de pareil : un sentiment d'étrangeté et de curiosité peut accompagner sa croyance; mais son savoir n'a pas acquis assez de consistance pour ne pas se laisser gagner par la suggestion du poète. Au lieu que nous savons, comme le meunier de Leibniz sait que son moulin tourne, qu'il nous suffirait, pour sortir du petit songe bref que nous nous accordons, de mettre en train notre savoir et de le faire travailler.

Le savoir est distance prise. Apprentis-géomètres, nous avons besoin de figures. Nous sommes même embarrassés par une figure mal faite. Notre savoir est trop fragile pour soutenir abstraitement « ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir ». C'est par pauvreté de savoir que la pensée égocentrique de l'enfant doit s'appuyer plus que la nôtre sur des schémas visuels. La pensée poétique est sollicitée à l'image par les figures du poème, et, surtout, elle adopte une attitude spéciale où elle recherche l'image : elle s'émeut d'être imageante, elle s'image d'être émue.

Enfin — ici encore opposition entre la pensée de l'enfant et celle du lecteur — le plaisir de lire un poème ne se concevrait pas sans une référence, implicite mais nécessaire, à des jugements collectifs. C'est par eux que le goût se forme et devient *individuel*. Si l'enfant est égocentrique,

c'est qu'il ne contient encore que lui-même; mais l'égoïsme de l'homme qui se livre à la poésie enveloppe l'humanité.

Cependant, s'il est faux de dire que, par la poésie, nous redevenions enfants, souvent elle semble bien réveiller quelque chose de notre enfance.

Car la pauvreté du savoir peut multiplier chez l'enfant les occasions de crainte, de surprise, de mystère, d'esprit magique. Non, encore une fois, que cette magie naturelle doive être confondue avec la magie poétique; mais l'adulte contient l'enfant : et les étonnements qui frappaient son âme enfantine ont laissé des traces en lui. Qu'on fouille dans ses souvenirs? Combien en compte-t-on où l'on se voit rire, jouer? En revanche, combien où un sentiment d'inquiétude, soit envers la nature, soit envers les grandes personnes, domine l'émotion? Et certes, — nous y reviendrons, — on poétise ces moments; on ne les éprouvait sans doute pas comme on croit qu'on les éprouvait : ils n'en gardent pas moins une valeur révélatrice. Un aigle traverse les airs; — on s'aperçoit, en courant sur la route, que la lune court aussi dans les branches, — la neige est annoncée sur la montagne; — la voisine vient de mourir; — des nuages d'un rouge-sang stagnent au-dessus de l'école — on épie une graminée qu'on appelle un « tremblant »; son armature délicate porte, comme des girandoles, de petites graines pesantes qui s'agitent incessamment; en vain la préserve-t-on de sa blouse, en vain retient-on son haleine : on finit par en avoir peur. Cette crainte, il est vrai, n'est pas toujours superstitieuse : en d'autres souvenirs, il s'agit

d'une peur matériellement justifiée : une minute de danger réel, un cheval qui s'emballe, une chute dans la rivière, une correction exemplaire... Mais c'est toujours la crainte, l'étonnement, et non l'insouciance heureuse, confiante qui sous-tendent ces souvenirs, que ce soit en face d'un phénomène céleste, en face d'une herbe qui bouge, en face d'un feu d'artifice comme en face d'un vrai danger. Ce que nous jugeons naturel ne l'était guère pour l'enfant. Il respire un air bondé de présences. « La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes », peut se rappeler André Gide. Qu'on ajoute à ces souvenirs les souvenirs qui se rattachent au sentiment de commettre le défendu, au plaisir de faire le mal, au danger de faire le mal : n'est-il pas vrai que nous nous rapprochons de l'état d'âme poétique? N'y a-t-il pas au fond de l'aventure poétique la promesse de dépasser la zone humaine pour glisser dans la zone d'ombre où l'on craint et où l'on désire de s'aventurer trop avant?

Inquiet et curieux à la fois, engagé dans un univers devant lequel son ignorance a mille questions à poser, l'enfant n'est pas toujours le petit réaliste qu'il est facile d'observer : l'enfant a aussi le sens du mystère, l'introduit jusque dans ses jeux. Un mot ou un objet est utilisé tout à fait en dehors de sa signification ou de son usage : il devient une sorte de mot de passe, de

signe maçonnique, dont le sens ne s'exprime pas, mais dont l'emploi mystérieux, souvent accompagné de rites, d'airs étranges, n'entraîne aucune hésitation. Parfois ce mot semble inventé; et il peut bien l'être, en effet, selon les procédés que nous rencontrons dans le rêve. Le plus souvent ce mot est simplement un mot mal entendu, déformé ou qui n'a pas été compris. S'il existe, et si l'enfant sait qu'il existe, ce n'est pas un terme courant, dénommant un objet quotidiennement accessible. Or, les poètes, eux aussi, se servent quelquefois des mots de la même manière : leurs lecteurs entrent dans le jeu. Apollinaire, par exemple, parle de « baisers florentins ». Qu'est-ce, au juste? On ne sait. Cependant, qui ne sent qu'à côté de cette épithète les paraphrases les plus longues resteraient toujours incomplètes? Et n'est-ce pas avec un esprit comparable à celui de l'enfant qui fait un mystère d'un mot, qu'on perçoit, sans les distinguer, tous les sous-entendus, toutes les caresses obscures que recèle cette expression?

Si le charme des mots exotiques, des noms propres (empruntés si souvent à la mythologie), des noms de plantes, d'animaux, de pays, de villes, etc..., provient bien, en partie, des associations et des condensations que notre savoir rend possibles, il nous faut aussi recourir au monde de l'enfance pour l'analyser plus avant. La fraîcheur de ces noms n'a-t-elle pas été celle d'un grand nombre de mots, avant qu'ils n'aient été défraîchis par l'usage? Les termes, aujourd'hui les plus usuels et usés, n'ont-ils pas commencé par frapper notre oreille enfantine avec

des sonorités aussi neuves? N'ont-ils pas parfois excité notre imagination avec autant de force? N'étaient-ils pas aussi indéfinis, aussi riches, aussi attirants que le sont maintenant pour nous les noms de Messa, de Camyre, d'Oloossonne? Comment croire, d'ailleurs, que les chansons, les contes, les devinettes, les récitations, tout l'apprentissage du langage, n'aient pas laissé d'échos en nous? Les psychologues en dépistent les persistances. Qu'on se rappelle ou qu'on observe les efforts pour apprendre à lire, les premières joies de l'enfant à reconnaître un mot sur une enseigne : alors le mot se révélait comme il se révèle aujourd'hui dans l'enchantement du poème.

Sans doute, il reste difficile de préciser le rôle des éléments d'origine infantile au sein du plaisir poétique. Il ne faut pas vouloir trop dire. Du moins est-ce quelque chose que d'être assuré de ce rôle, et nous ne croyons pas, tout mal défini qu'il s'avère, que l'on puisse le rejeter.

A l'action de ces éléments s'ajoute l'action d'un mirage. Toute enfance se poétise. En cette vision d'un passé qui n'est qu'imaginaire, il n'est plus question de chercher le détail authentique. Mais, quand même il serait prouvé que nous ne savons rien du rêve, tel qu'il a lieu dans le sommeil, ce que nous appelons de ce nom n'en garderait pas moins sa valeur significative; de même, démontrerait-on que l'enfance est impénétrable et que l'idée que l'on en forme n'est rien de plus qu'une illusion, ce fantôme en serait-il moins une réalité psychologique qui peut nous aider à comprendre l'idéal de la poésie?

Age d'or où nos jeunes forces s'alimentaient de mille forces, où la vie affluait en nous et devait affluer en nous dont le corps croissait, se formait, où l'énergie surabondait (Nietzsche), se concentrait (Guyau), versait son excès dans les jeux (Schiller, Spencer), par lesquels nous nous éduquions (Groos), par lesquels nous nous libérons (Berr), peut-être même sublimions (Freud) ce besoin général et vague de l'organisme tout entier, qui serait, a-t-on assuré, l'aspect fondamental du besoin sexuel, — en ce temps-là, nous étions libres, « en aucun lieu nous n'étions seuls », nous sympathisions avec tout (Amiel, Jouffroy) avec les choses et les êtres, avec le Petit Poucet et Peau d'Ane.

Mais reculons dans le passé. A mesure que nous allons, les objets s'espacent, grandissent, les visages perdent leurs traits, le concret semble se dissoudre. Plus les détails matériels deviennent rares, plus nos souvenirs s'obscurcissent, s'isolent, s'immergent dans « l'immense et imprécise vie enfantine », et plus notre moi se dilate, s'unifie, se dépersonnalise, retourne au monde d'où il vient et dont il s'était détaché.

Ce vertige qui nous saisit lorsque nous avançons au bord extrême de l'enfance, on comprend qu'il ait fait écrire : « Si ce qui constitue maintenant notre moi a déjà existé une fois, dans d'autres conditions, on pourrait admettre que seuls les souvenirs à demi effacés de l'enfance relient encore notre existence présente à notre existence passée par un lien délicat et imperceptible »; et que la poésie, comme le rêve, ait paru reliée aux existences antérieures. Mais, tandis que Moritz

nrf